



ÉLOGE

DE M. DE BOURDELIN.

LOUIS-CLAUDE BOURDELIN, Docteur-Régent & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur royal de Chimie au Jardin du Roi, Pensionnaire de l'Académie des Sciences de Paris, Membre de celles de Berlin & des Curieux de la Nature, premier Médecin de Madame & de Mesdames de France, naquit à Paris le 18 Octobre 1696.

L'aieul de M. Bourdelin avoit été un de nos premiers Académiciens; il fut nommé Pensionnaire au renouvellement de l'Académie & mourut peu de temps après: il est le premier à qui M. de Fontenelle ait rendu le même devoir que je rends aujourd'hui à son petit-fils.

Le père de M. Bourdelin fut aussi Membre de cette Académie; son oncle l'étoit de celle des Belles-Lettres: cette Noblesse académique, s'il est permis de s'exprimer ainsi, a sur les autres espèces de Noblesse un avantage bien précieux; l'illustration qu'elle donne finit aussi-tôt que l'on cesse de la mériter; elle est à la fois, & plus flatteuse pour ceux qui la possèdent, & plus utile pour la Société, à qui jamais elle ne peut devenir onéreuse.

M. Bourdelin perdit son père à l'âge de quatorze ans; sa mère épousa bientôt après un Militaire, & ce fut à seize ans, qu'héritier d'une fortune assez considérable, entouré de séductions de toute espèce qui tendoient à l'éloigner de la Profession de ses pères, il eut le courage d'abandonner la maison paternelle, qui ne lui offroit plus ni exemples ni leçons, pour aller dans une Pension, se livrer tout entier à l'étude des Sciences

qui avoient fait la gloire de sa famille, la Médecine & la Chimie.

Il fut reçu Docteur en Médecine en 1720; l'année d'après il s'étoit marié: les parens l'avoient pressé de prendre cet engagement; ils lui avoient proposé des partis avantageux qu'il refusa tous. Le choix de la personne qu'on épouse peut malheureusement être indifférent à ceux qui dissipant leur vie entière dans les intrigues ou dans les plaisirs, n'ont pas le temps, au milieu de l'agitation ou plutôt du mouvement dans lequel ils vivent, de souffrir des défauts de leurs femmes ou même de les connoître; mais un Médecin, livré à des occupations pénibles sans cesse renaissantes, partageant sa journée entre des travaux fatigans & des visites qui n'offrent que des scènes affligeantes, a besoin de trouver dans sa maison de quoi reposer son ame & la consoler. M. Bourdelin choisit Mademoiselle Dubois, fille d'un Apothicaire, dont le laboratoire lui offroit des ressources utiles dans ses travaux Chimiques; elle ne lui apporta pour dot que de la beauté, de l'esprit, des vertus, & quelques dettes de famille à payer.

Il fut reçu à l'Académie en 1725; & les Mémoires qu'il a insérés dans nos Recueils sont les seuls Ouvrages qui restent de lui.

Les deux premiers de ces Mémoires ont pour objet les sels alkalis qu'on retire des cendres; M. Bourdelin y annonce que ces sels existent tout formés dans les Plantes, & qu'ils sont combinés avec des acides ou d'autres substances qui s'en dégagent pendant la combustion de ces Plantes: cette idée est devenue depuis l'opinion générale des Chimistes, & si on ne peut pas assurer encore que les alkalis ne soient jamais une combinaison nouvelle des principes de la Plante produite par le feu, au moins est-il certain jusqu'ici que plus on a multiplié les expériences, plus elles se sont accordées à confirmer l'opinion de M. Bourdelin.

Il examine dans un autre Mémoire le sel volatil de succin: il y prouve que ce sel est acide; il trouve même entre cet acide & celui du sel marin des rapports capables d'en imposer;

mais en Physicien sage, il n'ose prononcer sur l'identité de ces deux acides, & les recherches qu'on a faites depuis ont prouvé combien sa circonspection étoit fondée, malgré tout ce que les apparences avoient de séduisant.

Ses deux derniers Mémoires traitent du sel sédatif, espèce d'acide concret, dont la combinaison avec l'alkali marin forme la substance connue sous le nom de *borax*; M. Bourdelin essaya d'en déterminer la nature, mais ses expériences ne le conduisirent qu'à détruire les conjectures formées par d'autres Chimistes sur l'identité de ce sel & des acides les plus connus: jusqu'ici personne n'a été plus heureux dans cette recherche, & nous sommes encore dans l'ignorance sur la nature & l'origine de cette substance singulière, de laquelle des savans Chimistes se sont occupés, & qui leur a paru offrir des indices de substances cuivreuses, d'acide vitriolique, d'acide marin, enfin d'un acide pareil à celui qu'on retire des graisses.

Le dernier de ces deux Mémoires sur le sel sédatif, est de 1755, & depuis ce temps M. Bourdelin n'a rien publié dans nos Mémoires: il avoit vu la Chimie changer de face en France, par l'adoption des idées de Beker & de Staal, à-peu-près comme dans le siècle dernier l'invention des nouveaux calculs avoit produit une révolution dans les Sciences mathématiques.

Dans ce renouvellement de la Géométrie, la plupart des Géomètres trop âgés pour se plier à une marche toute nouvelle, s'élevèrent contre l'usage de ces calculs; M. Bourdelin fut plus sage, il se contenta de suivre le fil des découvertes dont il ne pouvoit partager l'honneur, & il eut la modestie de ne plus écrire sur une Science qui suivoit des principes nouveaux, & qui avoit adopté une langue nouvelle.

L'exactitude de ses expériences, & l'esprit de doute qu'on remarque dans ses Ouvrages, font regretter qu'il n'en ait pas laissé un plus grand nombre; mais le changement arrivé dans la Chimie ne fut pas la seule cause de sa longue inaction; l'amour de l'étude n'étoit pas son unique passion; il en connoissoit une plus forte, la bienfaisance: il se livra à la pratique
de

de la Médecine, & se consacra sur-tout au traitement des Pauvres; il se dévoua à cette profession pénible, où le spectacle douloureux des malheurs qu'on ne peut soulager, l'emporte sur le plaisir du bien qu'on a pu faire, où le Médecin est obligé de payer les remèdes qu'il ordonne, & de nourrir les malades qu'il guérit. M. Bourdelin ne regardoit pas le soin qu'il prenoit de visiter les Pauvres, comme un essai de ses forces, comme une étude qui pouvoit le rendre plus digne de traiter d'autres malades: s'il est une classe d'hommes devant qui l'inégalité des états doit disparaître, ce sont les Médecins: témoins ou confidens nécessaires des maladies, des foiblesses & des passions, ils voient combien la Nature a rapproché ceux que la différence des rangs ou des fortunes semble séparer le plus; aussi, au milieu de la pratique la plus brillante, M. Bourdelin donna toujours la préférence aux Pauvres, comme à ceux qui avoient le plus besoin de lui, & qui pouvoient le moins recourir à des mains habiles. Cependant quelque peu d'éclat que pût lui donner la reconnoissance vraie, mais obscure de ses malades, sa réputation s'étendit; le succès des Cours qu'il avoit faits dans la Faculté de Médecine, lui avoit mérité l'estime de ses Confrères, & grâce à sa modestie & à la douceur de son caractère, ces succès ne lui avoient point fait d'ennemis; ses Discours, ses Thèses avoient encore ajouté à cette réputation; on y reconnoît un Médecin exact & patient, un sage observateur de la Nature, instruit de ce que contient la foule immense des Ouvrages de Médecine, mais n'en adoptant les assertions que lorsque l'expérience & l'observation les lui avoient confirmées: à ce mérite essentiel se joignoit celui d'une latinité élégante.

Dans les siècles d'ignorance où le Latin étoit la langue usuelle des Savans, la nécessité de parler en Latin de tout & sur le champ, avoit introduit une latinité plate & barbare, formée de mots, d'expressions, de tours des Langues vulgaires, déguisés sous des terminaisons ou une syntaxe latine. Après la renaissance des Lettres, cette latinité devint ridicule & les Médecins, qu'un Poëte philosophe avoit cherché à corriger

de ce qui leur restoit d'une ancienne barbarie, s'empresèrent de renoncer au Latin des Écoles; mais, comme il arrive toujours, on alla un peu au-delà du but. A une latinité trop commune, on substitua des expressions recherchées; les mots barbares furent remplacés par des termes choisis avec affectation; au style scholastique succéda un style fleuri, trop peu assorti aux idées qu'il falloit rendre: le style de M. Bourdelin n'étoit pas absolument exempt de ces défauts; mais il n'en avoit gardé que ce qu'il falloit pour réussir alors.

La réputation qu'il avoit acquise en se livrant à sa bienfaisance, devint bientôt pour lui une ressource nécessaire. Le second mari de sa mère mourut en 1732, après avoir dissipé sa fortune & celle de sa femme; il laissoit des dettes considérables, au paiement desquelles elle s'étoit engagée: quelque étrangères que ces dettes pussent paroître à M. Bourdelin, elles interessoient l'honneur de sa mère, il voulut les acquitter; il voulut lui assurer une subsistance indépendante & convenable à son état; ces sacrifices absorbèrent une grande partie de sa fortune.

M. Bourdelin avoit alors un frère encore mineur, à qui les loix ne permettoient pas de partager les devoirs de son aîné; mais le premier soin du cadet, à l'époque de sa majorité, fut d'obliger son frère à lui accorder l'honneur de la moitié du sacrifice, & il l'obtint: M. Bourdelin ne mit point d'orgueil à le refuser; il sentoit que son frère avoit le même droit que lui à cet acte de piété filiale; & comme il étoit vraiment généreux, il devoit être juste. Ces vertus simples & sans effort étoient héréditaires dans leur famille; cependant comme ils avoient été élevés loin des yeux paternels, elles n'étoient pas en eux l'ouvrage de l'éducation. Qu'il nous soit donc permis de croire que les vertus peuvent aussi se transmettre par le sang; & pourquoi la Nature nous auroit-elle condamnés à n'hériter de nos pères que des difformités & des maladies? Pourquoi l'heureuse constitution qui rend les vertus naturelles & faciles, ne se transmettroit-elle pas comme celle qui donne une santé vigoureuse?

M. Bourdelin fut obligé de chercher dans l'exercice de la Médecine, un dédommagement de la perte de sa fortune : heureusement sa réputation étoit faite d'avance, & il n'eut qu'à en recueillir le fruit; sa pratique étoit comme son caractère, simple, douce, patiente : on le voyoit toujours suivre la Nature, l'aider quelquefois, & ne la contrarier jamais, n'employant qu'avec une sage épargne les secours de l'Art, & n'ajoutant qu'à regret aux dangers & aux douleurs de la maladie les dangers & l'incommodité des remèdes ; aussi occupé de consoler & de soulager ses malades que de les guérir ; traitant chacun comme s'il étoit son ami & l'unique objet de ses soins ; indulgent pour leurs caprices ; compatissant pour leurs peines imaginaires, & n'ayant d'indifférence que sur la manière dont ses soins seroient récompensés.

En 1736, M. Bourdelin avoit été Doyen de la Faculté de Médecine : Chef électif & annuel d'une Compagnie composée d'hommes réunis par les mêmes études, mais divisés d'opinions, chez qui la rivalité de gloire & de fortune rend cette contrariété plus active, & change en partis les disputes sur les Sciences ; M. Bourdelin connoissoit tous les devoirs & toutes les difficultés d'une telle place ; il voyoit combien il étoit difficile de gouverner un Corps, qui destiné à augmenter & à répandre les lumières, est en même temps soumis à une constitution formée dans les siècles d'ignorance ; un Corps qui tient par les formes, aux anciennes Écoles, & par ses connoissances, à la Philosophie moderne ; qui doit à la fois détruire les préjugés, & s'opposer aux nouveautés, où l'esprit de Corps peut être dangereux pour les Citoyens, où la réunion des lumières & des travaux leur est si utile ; dont tous les Membres sont égaux & libres, mais où l'âge & la réputation aspirent à la domination, tandis que la jeunesse affecte l'indépendance : il savoit que le Doyen d'une telle Compagnie doit y maintenir la paix sans éteindre l'émulation, conserver la dignité de sa place, en se souvenant de l'égalité qu'il n'a perdue que pour un moment, être enfin un Chef ferme & respecté, sans cesser d'être un Confrère modeste.

M. Bourdelin fut vaincre sans effort les difficultés de sa place, & remplir les devoirs sans foiblesse, & cependant sans se faire un seul ennemi : tous applaudirent à sa conduite, parce qu'ils connoissoient les sentimens qui la lui inspiroient, le zèle pour sa Compagnie, une estime vraie pour les talens de ses Confrères, l'amour des Sciences & de l'Humanité.

Il fut nommé en 1743, Professeur de Chimie au Jardin du Roi : lorsque son âge ne lui permit plus de remplir les fonctions de cette place, il en fit obtenir la survivance, & en confia l'exercice à un de ses Confrères qu'il estimoit assez pour croire sincèrement que le Public ne perdrait rien à sa retraite. M. Macquer l'a remplacé en 1770.

M. Bourdelin fut nommé, en 1761, premier Médecin de Mesdames; mais il obtint d'elles la liberté d'exercer la Médecine à Paris : en continuant à s'instruire par la pratique, il ne pouvoit que se rendre plus digne de leur confiance, si malheureusement elles avoient besoin de ses soins. Elles n'eurent pas de peine à lui accorder sa demande; elles savoient combien est cruelle pour ceux qui souffrent ou qui craignent la mort, la perte du Médecin dont ils attendent la conservation de leur vie, ou la fin de leurs douleurs; combien est amer le sentiment de ceux qui, accablés de leurs maux, implorent en vain la seule main qu'ils croient capable de les soulager : & Mesdames cédèrent moins en cette occasion à leur propre intérêt, qu'à ce sentiment d'humanité.

La Cour ne corrompit pas M. Bourdelin : il y arriva très-tard, & y vécut peu; mais il y resta assez pour être témoin des intrigues des Courtisans, & elles excitèrent en lui les seuls mouvemens d'indignation que cette ame si pure & si douce ait jamais connus.

La Nature en accordant une longue vie à quelques hommes, les condamne à des pertes irréparables, qui ne peuvent être adoucies que par l'espérance de ne pas survivre long-temps à ce qu'on a perdu : M. Bourdelin vit d'abord mourir son frère, qui étoit encore son élève, son ami, le compagnon de ses travaux, qui suivant la même carrière, vivant dans la même

maison, pratiquant la même bienfaisance, heureux par les mêmes goûts & par les mêmes vertus, lui appartenoit par les liens les plus chers à la fois & les plus respectables. Il le perdit, quoique la différence des âges dût lui faire espérer de n'avoir jamais à le pleurer; il le perdit, au moment où après l'avoir rendu digne du nom qu'ils portoient, il alloit le voir partager sa réputation, où il alloit jouir de ses succès.

Il avoit suivi Mesdames à Plombières en 1762; pendant que son devoir l'y retenoit, sa femme lui fut enlevée, & après cinquante-trois ans d'une union heureuse & inaltérable, il fut privé de la consolation de lui donner ses derniers soins & ses derniers secours: heureusement, ce sentiment affreux, que sa présence eût pu lui conserver la vie, ne vint point ajouter à sa douleur; il l'avoit confiée aux soins de M. Bouvart son ami, en qui, soit modestie, soit justice, il reconnoissoit sans peine des lumières supérieures, & dont l'amitié active, tendre & généreuse, rendit à une malade, si chère à tous deux des soins que M. Bourdelin même auroit à peine égalés.

Il perdit enfin en 1775, le fils de ce frère qu'il avoit tant aimé, le seul héritier de son nom, qui suivit la profession de ses pères, le seul objet par qui M. Bourdelin tenoit encore à la vie; cette perte mit le comble à tous les malheurs qu'il avoit éprouvés, & les facultés de son ame s'en ressentirent: cet homme, d'un esprit si sage, d'une raison si saine, d'une mémoire immense, d'une érudition si étendue & si exacte, éprouva le dépérissement d'esprit & de corps, qu'entraîne le chagrin joint à la vieillesse; une mélancolie profonde, fruit de la douleur de ses pertes & du sentiment de sa décadence, s'empara de lui; il trainoit & supportoit avec peine des jours qu'il ne pouvoit plus rendre utiles aux autres. Nous l'avons vu souvent venir chercher dans nos Assemblées, des distractions aux sentimens qui l'accabloient, continuer par habitude une assiduité qu'il avoit toujours regardée comme un devoir (& il n'en négligeoit aucun), s'intéresser à nos travaux lorsque son état lui permettoit de s'en instruire, & jouir encore avec quelque plaisir du respect que nous inspiroit le souvenir de ses travaux & de ses vertus.

M. Bourdelin étoit né avec une constitution foible, que l'étude avoit dû affoiblir encore : cependant le calme d'une ame sensible, mais douce, qui n'aimoit que ce qu'elle devoit aimer, & n'étoit agitée que de sentimens vertueux & paisibles; sa modération dans le travail, comme dans les délassemens du travail, dans son régime comme dans ses opinions; son indifférence enfin pour la gloire & pour la fortune, lui assurèrent une longue carrière.

Il avoit depuis l'âge de quarante ans environ, l'habitude de prendre tous les jours du vin de quinquina: il y renonça peu de temps avant sa mort, & ce changement fut suivi d'un dépérissement prompt & rapide. Il mourut le 13 Septembre 1777, âgé de près de quatre-vingt-un ans.

M. Bourdelin a laissé une nièce, mariée à M. de Buffi, Contrôleur de l'Extraordinaire des Guerres : il lui avoit choisi un mari dans la famille de ses amis; les soins réunis des deux époux ont secouru sa vieillesse, ont adouci ses malheurs, nous n'avons dans cet Éloge que des vertus à peindre & à regretter.

Il ne reste plus qu'un seul rejeton de cette famille, si chère à l'Académie, aux Lettres & à la Vertu; M. le Chevalier de Rumilly, Mestre-de-camp de Cavalerie, fils de M. Bourdelin, de l'Académie des Belles-Lettres, oncle de l'Académicien que nous venons de perdre.

La place de Pensionnaire-Chimiste de M. Bourdelin, a été remplie par M. Cadet, Associé dans la même Classe.

